



Il «mistero del corpo parlante»

Le «mystère du corps parlant»

O «mistério do corpo falante»

The «mystery of the speaking body»

El «misterio del cuerpo hablante»

Variations lacaniennes

Freud :

1. Celle qui appartient à la part féminine de l'espèce humaine se définit d'avoir été châtrée (Elle a vu, elle a jugé). Son rapport aux autres et au monde se déterminera donc par la quête de ce qui lui manque, et selon toutes les voies possibles.
2. Par ailleurs, comme femme à proprement parler, elle est bien mystérieuse, voire inquiétante. Dieu merci, il ne lui est pas interdit aussi d'être un homme...c'est-à-dire d'entrer dans la définition que nous donnons d'elle, qui lui impose de se positionner comme châtrée.

Lacan :

1. La partie masculine des femmes ne fait aucun doute, puisqu'elles parlent, avec tout ce que cela implique : la demande, la castration, le désir et sa signification phallique, etc.
2. La partie féminine de l'espèce parlêtre est celle qui se définit de n'être pas châtrée (Elle a vu, elle a jugé). La chose ne manquant pas chez elle, il n'y a pas de mot qui en symboliserait l'absence.
3. Ainsi :
 - "La" femme n'existe pas, puisqu'elle n'est inscriptible dans aucun signifiant.
 - Le rapport à la femme est impossible à écrire puisqu'elle-même n'est pas inscriptible.
 - Le rapport à la femme, c'est l'autre nom du rapport sexuel.
4. "Une" jouissance féminine existe. Elle s'éprouve, se constate, mais ne peut se dire. Plus précisément, elle peut être affirmée comme telle, mais rien ne peut s'en dire. Si cette jouissance féminine pouvait se dire, on pourrait la qualifier, dire d'elle qu'elle est comme... ; comme par exemple ce que l'on éprouve quand on frissonne de plaisir sous une caresse, en beaucoup plus fort, parce que la caresse porte sur l'organe le plus sensible du corps. De surcroît, cette jouissance féminine ne peut se dire "la" jouissance féminine, puisqu'elle ne peut être définie, faute du signifiant qui la représente.
5. Si cette jouissance ne peut se dire, peut-elle être au moins comparée ? Ses manifestations certainement. Mais comment être assuré de la constance du rapport de ses manifestations à ce qu'il en est réellement d'elle, comme éprouvée ? Pour une femme en particulier, il faut s'en remettre à ce qu'elle dit. Et en effet, chacune peut dire si la jouissance qu'elle a éprouvée a été plus ou moins intense, relativement à une fois précédente de référence. Autant dire qu'il faut la croire... Et d'une femme à l'autre, que peut-il se comparer d'autre que les manifestations de leurs jouissances,

puisque celle de chacune ne peut ni se dire ni se chiffrer, c'est-à-dire ne peut prêter à mesure "objective" ?

6. "Objective" renvoie ici d'une part à la science moderne, celle qui se fonde de l'écriture mathématique qui "substitue à un nombre quelconque d'uns une lettre ", c'est-à-dire une constante qui permet le calcul (Encore, p.118) ; "objective" renvoie d'autre part à l'objet *a* du fantasme, qui est l'unité de mesure du plaisir : un plaisir qui vaut tant de tétés, tant de florins ; qui vaut peut-être même un nombre incalculable de tétés et de florins, mais des tétés et des florins quand même !

7. Il se constate, outre qu'elle s'éprouve, que cette jouissance féminine, si elle peut être activée de la même manière "objective" que chez l'homme, ne passe pas nécessairement par cette voie. Elle peut être actionnée de manières très différentes, quelquefois même sans contact physique. Elle fonctionne autrement que chez l'homme, et indépendamment de lui. Comment alors ?

8. Qu'elle ne puisse se dire lui interdit-il de répondre à une loi qui pourrait s'énoncer – lui interdit-il donc de se commander? Savent-elles ce qui les fera jouir, encore ? Il semble bien que non, moyennant quoi elles savent qu'elles ne peuvent jurer de rien. Il est justice, du point de vue phallique, qu'en retour elles se retrouvent elles-mêmes injuriées.

9. Qu'à sa manière la jouissance féminine existe (ex-siste), soit. En quoi cela importe-t-il ? Et à qui ?
- Que ça importe aux femmes peut se comprendre, puisqu'elles sont mystérieuses à elles-mêmes. A condition de remarquer que cela ne leur importe que s'il ne leur suffit pas de l'éprouver mais qu'elles veulent en plus lever une part de ce mystère, en savoir quelque chose ; si elles sont hystériques donc, c'est-à-dire s'y intéressent du point de vue de l'homme.

- Pour l'homme, s'il a sa formalisation mathématique, son équation objectale, fantasmatique, qui chiffre sa jouissance, pourquoi et comment cette jouissance autre le chatouillerait-il encore ?

La question est d'autant plus pertinente que ce qui fait l'homme s'intéresser au corps d'une femme s'explique suffisamment parce qu'elle est pour lui, à l'image de la mère, châtrée. C'est dire qu'elle est sans mystère, puisque le rapport avec la mère s'inscrit dans la référence supposée commune à l'objet. L'homme peut donc, *quoad matrem* (Encore, p.36), inscrire les femmes qui peuvent y convenir dans son équation fantasmatique, celle qui le met en mesure de leur offrir l'objet qui leur manque, lui permettant ainsi de s'affirmer comme tel.

10. Si tout homme ainsi que la part hystérique de chaque femme s'intéresse à la jouissance féminine et y répond par le fantasme, qui peut-elle alors continuer d'intéresser, qui peut en faire énigme, lui donner une fonction de cause ?

Les mêmes bien sûr : les femmes parce qu'elles savent qu'à offrir leur corps en équivalence de l'objet *a* les laisse dans l'embarras, sinon en souffrance ; les hommes (et la part hystérique des femmes) parce qu'ils savent qu'une équivalence n'est pas une identité.

Le fait que ces derniers aient répondu par leur hypothèse objectale à l'énigme, réponse qui leur assure une certaine stabilité dans leur monde et leur mode de satisfaction, ne dit pas pourquoi la différence comme telle a fait pour eux problème nécessitant solution – autrement dit pourquoi la différence les a affectés dans leur corps – angoisse – au point de mettre cette différence au travail du signifiant : inconscient.

11. Chez le parlêtre, il s'avère que la différence introduite par la parole affecte; et que l'affect génère la parole en forme de question sur elle-même, sujet donc.

C'est que la différence n'est introduite comme telle que par le signifiant. Non pas par le signifié et la signification propre de chaque mot, qui n'existe pas, mais par le signifiant, en tant qu'il se définit comme distinct de tous les autres. Motérialité de la langue, dit Lacan. Le signifiant étant au lieu de l'Autre, d'où il vient à l'*infans*, il s'écrit sur le corps comme différence de jouissance, angoisse donc. Et la réponse fantasmatique n'y sera qu'un bouchon de sens, mi-rage du sens dernier du faux-être.

Cette différence, comment alors la définir, c'est-à-dire comment venir à bout de l'affect qu'elle suscite, ou au moins le canaliser ? Pouvons-nous dire qu'à l'égal du rapport sexuel, la différence n'est d'aucune façon inscriptible, que toute tentative de le faire ne peut que la répéter ? Certainement, mais

en la transformant aussi, puisqu'en parlant "je" mets en fonction l'objet supposé l'abolir et transforme ainsi l'angoisse en affects plus supportables.

La parole –venue de l'Autre –, introduit et imprime sur le corps la différence, le réel. La différence se fait à son tour parole, et question. D'une génération à la suivante, la question se reproduit, et la parole se transmet. Qui a commencé ? Et pour dire quoi ? Mystère d'une vie qui ne se reproduit que par l'entremise du malentendu... (Encore, p.109)

12. Le corps est affecté par la langue, et du coup est parlant ; le corps est parlant, et du coup affecte un autre corps. Ainsi, d'être parlant, le corps peut vouloir retenir un autre corps et compter avec lui pour répondre de son ex-sistence. N'est-ce pas là "ça qui retient les corps invisiblement" (Encore p.86) ? Non pas là les corps célestes mais les corps des parlêtres : des corps que ne retient donc pas le constat de la différence anatomique visible ; des corps que ne retient pas non plus la formule gravitationnelle du fantasme qui permettrait le calcul de leur distance ; des corps en revanche que retiennent "les points d'impasse, de sans-issu" (*id.*) que l'écriture de la langue sur leur surface cerne, points qui "montrent le réel accédant au symbolique".

13. Est-il obligation au corps parlant de devoir retenir un autre corps parlant ?

Il semble qu'il en soit ainsi, puisque nous constatons que les sujets psychotiques autant que les névrosés ont besoin que leur parole soit non seulement proférée mais reçue, même si c'est dans une logique différente selon l'une ou l'autre de ces structures. Tous les parlêtres constitueraient donc l'Autre, par l'entremise d'un corps affecté, comme partenaire.

Mais la clinique ne nous force-t-elle pas à distinguer le temps où la parole de l'Autre s'imprime comme marque de la différence et fait le corps parlant, et le temps où cette parole se réverbère en question qui fait le lien à l'Autre ? Ne faut-il pas pour cela que l'Autre, après avoir inscrit la différence, l'accueille en lui donnant sens ?

En effet, les sujets mélancoliques et les autistes ne se caractérisent-ils pas justement de n'avoir qu'une parole sans adresse, coupée de toute demande à un partenaire, de toute visée d'affecter son corps ? Si Lacan a dit des autistes qu'ils étaient plutôt verbeux, ne peut-on en dire autant des mélancoliques ? Les premiers, pour autistes qu'ils soient, émettent des sons, voire des mots, qui s'accompagnent à l'évidence d'affects spécifiés ; les seconds continuent de penser plus ou moins en silence leur être d'abjection irréprésentable et d'en éprouver la douleur. Les deux n'en sont donc pas moins, à leur manière, parlants. Ainsi, la motérialité, pour ex-sistante qu'elle soit, semble bien être d'abord une caractéristique de l'unité corporelle de l'espèce parlêtre, sinon de son organisme, indépendamment de tout partenaire possible. Mystère du corps parlant qu'aucune anatomie n'élucidera ?

14. Au fait, quelle relation entre la jouissance autre, féminine, qui n'accède pas au symbolique, et la subs(is)tance jouissante du réel de la langue ? Ne s'agit-il pas là du passage d'une théorie relativisée de la jouissance autre à une théorie généralisée ? Et dans ce cas, que reste-t-il de la spécificité de la première ? Quelles sont les conséquences de la seconde sur l'expérience analytique et sa fin ? Peut-être à Rome...

Marc Strauss, Paris, 23/03/10

